

Mohammad Hossein Mohammadi

Les Figues rouges de Mazâr

nouvelles traduites du persan (Afghanistan)
par Azita Hemptian

ACTES SUD

LES MORTS

1

Ils retirèrent nos cadavres du puits et les emmenèrent avec eux. Quelques jours plus tard, on nous marcha dessus et nous nous réveillâmes.

“On nous a retrouvés, dis-je.

— On était peinarde, dit mon père, voici à nouveau la pagaille.

— Mais oui, dit tonton, on nous a retrouvés.

— Mais ils ne comprennent pas qu'il ne faut pas réveiller les morts ? demanda mon père.

— Nous ne sommes pas morts, rétorquai-je, nous avons été tués.”

Tonton se contenta de rire ; tout comme lorsqu'il était encore vivant, le même rire. Puis il se mit debout et secoua ses vêtements. Un tourbillon de poussière se leva. Le puits se remplit de poussière et mon oncle maternel, penché sur la margelle pour retirer nos cadavres, se mit à tousser ; ensuite il noua son turban devant sa bouche et son nez. Je me souviens de l'odeur qu'on sentait, c'était comme si mon odorat fonctionnait à nouveau.

“Quelle est cette odeur ? demandai-je.

— Ce sont nos cadavres qui puent”, répondit mon père.

Tonton, qui se tenait maintenant debout, regardait fixement mon oncle avec son turban noué

devant son nez et sa bouche ; il lui lança : “*Salâm‘alay-kum !*” et fit une pause, comme s’il s’attendait à ce qu’il réponde à ses salutations de la même façon que quand il était vivant : “Comment vas-tu, fada de Dieu ?” Cela le faisait rire. L’oncle ne dit rien. Mais tonton pouffa du même rire que quand il était vivant. Il essaya ensuite de sortir du puits.

“Pas besoin d’aide ?” demandai-je.

Je vis tonton se figer. Stupéfait, il se tourna vers nous.

“Je ne boite plus de cette jambe !” s’écria-t-il.

Il appuya ses jambes contre la paroi humide du puits pour les comparer.

“Maintenant, cette jambe n’est pas plus courte que l’autre, mais regarde donc, pour l’amour de tonton !”

Il grimpa tout droit le long de la paroi du puits, passa au milieu des têtes penchées pour jeter un œil à l’intérieur, et sortit. Je le suivis. Quatre autres personnes se trouvaient près du puits. Ceux qui se penchaient pour examiner l’intérieur se redressèrent. Ce fut ensuite le tour de mon père de sortir. Nous restâmes là à attendre le moment où ils retireraient nos cadavres du puits.

Tonton demanda : “Pourquoi ils traînent tant ?”

L’un de ceux qui avaient le turban noué devant la bouche et le nez lança une corde dans le puits.

“Allons jeter un coup d’œil à la moisson, dit tonton.

— Pour quoi faire ? t’as oublié que les blés ont été pillés ?” rétorqua mon père.

Je regardais les gens penchés sur le puits ; ils tiraient la corde en transpirant. La sueur perlait sur leur front. Je regardais le soleil qui brillait au zénith. Il ne m’éblouissait pas. Au début j’avais plissé les yeux, mais finalement je le regardais les yeux grands ouverts.

“Pas de blé cette année à la maison”, constata mon père.

Tonton rit du même rire que de son vivant ; comme si quelqu’un lui avait lancé : “Comment vas-tu, fada de Dieu ?”

Les hommes retirèrent un cadavre du puits, le cadavre de l’un d’entre nous. Je ne le reconnus pas tout de suite, même en regardant ses vêtements, c’était lequel d’entre nous ? Ses vêtements étaient couverts de poussière et de sang. Je m’avançai. Je reconnus l’homme qui essuyait de la main le visage du cadavre. Il avait masqué sa bouche et son nez, on ne voyait que ses yeux. C’était notre voisin. On l’appelait “commandant” mais il n’était pas vraiment commandant. C’est nous qui l’appelions ainsi, car il ne déposait jamais son fusil. Je me demandai pourquoi il n’avait pas son fusil. Tout en essuyant le visage du cadavre de l’un d’entre nous, le “commandant” regardait du côté du village près de la route. Je fixai le visage du cadavre et me reconnus. Mon visage était crispé de douleur, mes yeux étaient restés ouverts. Je m’étais mordu la langue. Soudain, je sentis ma langue brûler et ma bouche se remplir de sang. Je n’avais pas senti que je m’étais mordu la langue. Lorsqu’il s’était allongé par terre derrière sa mitrailleuse PK, avait libéré la sécurité et nous avait visés, je me rappelai que j’avais eu envie de pleurer, mais que je n’avais pas pu. Peut-être qu’à cet instant, j’avais voulu dire quelque chose. Peut-être que j’avais voulu rappeler pas ce que j’avais voulu dire. Je vis ensuite le cadavre de mon oncle retiré du puits et allongé près du mien. Tonton marchait toujours en répétant : “Je ne boite plus. Tu vois, pour l’amour de tonton, regarde, ma jambe n’est plus raccourcie.”

Il s’avança, regarda la jambe plus courte que l’autre de son cadavre et il rit à nouveau.

“On dormait en paix, voilà à nouveau une belle pagaille, dit mon père.

— Pourquoi nous ont-ils réveillés ?” demandai-je.

Mon père ne répondit pas.

Sur le chemin du retour des champs, mon père avait le cœur lourd. Nos blés avaient été pillés. Parvenus à proximité du pont Tasadi¹, nous avons croisé l’homme à la PK qui arrivait de la ville. Nous venions juste de passer à côté de l’école près de la route. Il s’avançait lentement, la PK à l’épaule, la cartouchière autour du cou. Il portait sur la tête un turban décoré de motifs de fleurs de pommier et avait relevé ses jambes de pantalon. Nous voyant arriver, il avait changé sa PK d’épaule et s’était arrêté net. Puis il avait soudain pressé l’allure dans notre direction. A vingt pas, il avait pris sa PK et l’avait braquée vers nous. Il nous avait sommés de ne pas bouger.

“Du calme”, avait dit mon père.

L’homme à la PK s’était approché.

“Vous venez d’où ?

— Nous sommes venus récolter notre blé, avait répondu mon père, nous sommes arrivés quelques jours après la guerre...

— Je vous ai demandé d’où vous êtes ? l’avait interrompu l’homme, hors de lui.

— De Balkh, nous sommes de Balkh”, avait répondu tonton.

Et il avait ri comme d’habitude.

L’homme nous avait obligés à quitter la route. Des gens s’étaient rassemblés. Ils se trouvaient là où nous nous tenions maintenant pour regarder nos cadavres. L’homme à la PK nous avait ordonné de nous arrêter là, face à lui et dos au puits.

1. Pont reliant l’Afghanistan au Tadjikistan. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Voilà, ils avaient retiré nos corps et voulaient nous emmener. Lorsque nos cadavres furent placés à bord de la remorque du tracteur, mon père dit : “Allons-y.”

Il monta et prit place. J'hésitais, le suivre ou pas. Alors mon père m'appela, ainsi que mon oncle. Tonton resta silencieux. Il était heureux de ne plus boiter. Lorsque je montai à bord de la remorque, tonton dit :

“Moi je viens pas, je veux marcher.

— Viens, fit mon père, il faut qu'ils nous enterrent.”

Le turban noué devant la bouche et le nez, les hommes se tenaient autour de nos cadavres. Lorsque le tracteur se mit en marche, je descendis. Je déclarai que j'allais rester avec mon tonton. Ce dernier continuait de marcher, de gambader et de regarder ses jambes.

Je le rejoignis et lui demandai : “Qu'allons-nous faire, tonton ?”

Et lui de répéter : “Ma jambe n'est plus raccourcie !”

Dans la pénombre, il frappait le sol de son pied.

J'entendis ensuite une voix : “Pourquoi il marche tant et fait toutes ces folies ?”

Je me tournai vers la voix. Celui qui avait parlé se tenait près du puits, il avait presque mon âge. Il s'avança et me demanda :

“Que s'est-il passé ?

— Ils ont sorti nos cadavres du puits et les ont emmenés.”

Ce ne fut qu'à ce moment que je réalisai qu'il nous voyait ; je lui demandai :

“Tu as été tué, toi aussi ?

— Oui, dans l'aéroport. Nous étions soixante-dix, tous du même village. En fait, qui vous a tués ?”

Je lui montrai le village qui s'enfonçait dans l'obscurité.